

Une muse

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 41, Number 4 (244), August 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32583ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1999). Une muse. *Liberté*, 41(4), 121–123.

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

UNE MUSE

Les serveuses de chez Lafleur me connaissent comme « pas mal bon » en français. L'une d'elles m'a vu à la télé, dans une entrevue pour l'école. Depuis cette apparition, ses attentions n'ont plus de bornes. Une autre a découvert, je ne sais comment, qu'elle avait étudié au secondaire avec ma petite grammaire, qu'elle considère avec déférence, bien que la fréquentation assidue de mon œuvre — elle le dit carrément — l'ait laissée « complètement pourrite ». Encore heureux qu'elle ne l'ait pas laissée « plus pourrite qu'avant ». Elle a deux enfants jeunes, a repris des études de comptabilité à l'UQAM (« c'est toffe ! »), s'est mariée l'été dernier (j'ai été consulté pour la formulation des faire-part), et commence son service chez Lafleur à quatre heures. Elle ignore à quel point j'admire son courage.

Le statut des serveuses est si bas qu'elles sont presque toujours au-dessus de lui. L'admiration suit sans difficulté. Voilà près de trente ans que je le vérifie dans des coins minables ou quelconques.

De Ginette, je ne sais que deux choses : elle se déguise en lapin à l'Halloween et elle a mal aux bras. Ce matin, 11 février, c'est elle qui s'arrête à peine une minute à ma table.

— Vous allez me dire ça, vous !

Elle s'assoit et écrit sur un bout de papier : « Ne par pas. » Je dis :

— S !

— Ah ! je le savais ! J'ai vu ça sur une affiche de Revlon, mais il y avait un t !

— Un t ? Je croyais que vous pensiez à un ordre, comme « Reste ici ! », et j'ai dit s. Mais sur l'affiche, c'était peut-être plutôt un t, je crois qu'on voulait dire du produit : « Il ne part pas », comme on aurait dit « Il ne coule pas ». Vous comprenez, si on avait donné au produit l'ordre de ne pas couler, ça n'aurait pas servi à grand-chose. Il aurait sans doute coulé quand même...

— Ah ! ben oui, vu d'une autre manière...

J'ai eu l'impression que je l'avais déçue. Sans un mot de plus, elle est repartie crier « deux œufs tournés bacon toasts », etc.

J'ai toujours aimé l'impératif inapproprié, qu'on applique à ce qui n'entend rien et ne peut exécuter aucun ordre. C'est le seul impératif vraiment supportable. Dans ces conditions, il perd son caractère coercitif et garde ses vertus dynamisantes. En réalité, dans l'ignorance complète où je suis de la nature et des limites des pouvoirs humains, je devrais dire : l'impératif apparemment inapproprié. J'ai suggéré à Ginette un point de vue raisonnable auquel je ne suis pas sûr de croire. Je ne suis pas sûr qu'il soit inutile d'ordonner « Ne pars pas ! » à un produit de maquillage, et c'est peut-être ce que Ginette avait senti elle aussi, du fond de son monde poétique, ou temporairement poétique, en attendant qu'il devienne science. En répondant comme je l'ai fait, j'ai probablement rétabli l'énoncé d'une affiche quelconque, mais mon imagination m'a aussitôt dit qu'en même temps, j'avais, hélas, fait glisser Ginette hors de son monde poétique, comme je l'aurais enfargée quand elle court, les mains pleines, à travers chez Lafleur, avec une tendinite aux deux bras, et que j'avais certainement mal agi.

Quand je l'imagine en muse, Ginette porte la poésie avec désinvolture, plutôt distraitement, sans en faire une montagne. Rien de commun entre elle et monsieur

Mussard, à propos duquel Rousseau raconte qu'en creusant dans son jardin de Passy, il avait trouvé tant de fossiles qu'ils lui étaient montés à la tête. Sa « conchyliomanie¹ » avait atteint une telle extrémité qu'il en était venu à croire que l'univers entier n'était que coquilles et débris de coquilles. Personne moins que Ginette ne court ce risque.

Pourtant, dix minutes après mes commentaires sur le t, comme elle revenait avec la cafetière, un faux mouvement l'a fait inonder de café un coin de mes papiers, avec un « Ça va ben mal à matin » qui m'a confirmé dans l'idée qu'en la privant bêtement d'un pan de son monde, j'avais peut-être contribué à aggraver son état.

Pour racheter ma sottise et rétablir Ginette dans son intégrité, j'ai pensé que l'évocation de Hölderlin conviendrait. Il y en a qui habitent poétiquement le monde en cultivant des légumes rares, comme les pommes de terre bleues, d'autres, en parlant aux oiseaux ou en donnant des ordres aux produits Revlon. Dans tous les cas, c'est la preuve qu'une petite possibilité d'éloignement existe dans ce monde affamé de proximité et de ressemblance, choses qui me font fuir aussi sûrement que l'idée d'un esclavage universellement cherché ou accepté.

Ginette a dû sentir qu'immédiatement, sur mes papiers tachés, j'avais travaillé à lui restituer sa supériorité poétique. Plus tard, à la caisse, comme deux personnes à la dignité intacte, nous nous sommes entretenus sereinement de la tendinite et des dangers des injections de cortisone, tout en nous découvrant un penchant commun pour le repos — qu'elle ne pourra satisfaire avant longtemps.

1. Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 374.